

Impatients de passer leurs vacances dans leur mère patrie *L'Empress of Ireland* et le tourisme transatlantique

Forrest D. Pass

Numéro 115, automne 2013

Une colonie face à son destin. Le traité de Paris de 1763

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pass, F. D. (2013). Impatients de passer leurs vacances dans leur mère patrie : *L'Empress of Ireland* et le tourisme transatlantique. *Cap-aux-Diamants*, (115), 32–33.

IMPATIENTS DE PASSER LEURS VACANCES DANS LEUR MÈRE PATRIE

L'EMPRESS OF IRELAND ET LE TOURISME TRANSATLANTIQUE

Au printemps de 1914, Frederick William Cullen, acheteur de bonbons pour la T. Eaton and Company de Toronto, planifie un voyage transatlantique avec sa famille. Un agent de l'Allan Line, importante compagnie de navigation qui traverse l'Atlantique presque hebdomadairement au début du XX^e siècle, prépare un devis pour leur passage sur le navire *Virginian*, qui part le 26 mai de Montréal à destination du Royaume-Uni. Le prix du billet pour Cullen, sa femme Maud et ses deux enfants, Isobel et Albert, n'était pas très dispendieux pour la famille. Il n'en coûtera que 90 \$ (1 800 \$ en dollars d'aujourd'hui), ce qui correspond au salaire hebdomadaire de M. Cullen. Le séjour transatlantique sera un événement spécial, mais pas exceptionnel. En effet, il s'agit de leur deuxième voyage en cinq ans. En 1909, les Cullen s'étaient rendus en Irlande du Nord, pays natal de M. Cullen, afin qu'Isobel et son frère aîné Arthur, nés à Toronto, puissent être baptisés à l'église presbytérienne de Shankill Road à Belfast, vraisemblablement l'église d'un des parents.

Est-il surprenant qu'une famille bourgeoise canadienne d'origine britannique soit retournée deux fois en moins de dix ans en Grande-Bretagne au début du XX^e siècle? En général, l'historiographie de l'immigration raconte les expériences de ceux qui ont quitté leur mère patrie pour s'installer au Canada. On entend rarement parler des Canadiens de souche ou des immigrants naturalisés, gens riches ou de moyens modestes, qui voyagent dans l'autre direction, vers

l'Europe. Le récit de Frederick Cullen et de sa famille souligne ce phénomène de tourisme transatlantique au tournant du siècle dernier.

À la dernière minute, pour des raisons inconnues, Frederick Cullen décide de ne pas partir avec sa famille. Il accompagne tout de même Maud et les enfants à Québec, où ces derniers embarquent, le 28 mai, sur un autre paquebot à destination de Liverpool, l'*Empress of Ireland*. Quelques heures plus tard, le bateau coule dans le fleuve Saint-Laurent. Il s'agit du naufrage le plus tragique de l'histoire canadienne : 1 012 personnes auraient péri, dont Maud, Isobel et Albert Cullen. Revenu à Toronto, M. Cullen attend avec inquiétude des nouvelles de sa famille. Son frère Charlie se rend alors à Québec, où il s'installe au Neptune Hotel, sur la côte de la Montagne, et ensuite à Rimouski dans l'espoir de pouvoir récupérer les corps des disparus parmi les centaines de cadavres retrouvés près de l'épave. Ses lettres et ses télégrammes témoignent de l'ampleur de la tragédie. Le 1^{er} juillet, il décrit non sans frustration, le cadavre d'une femme anonyme, vêtue d'un kimono bleu et d'un imperméable au moment de son décès qui ne serait pas celle qu'il recherche. Enfin, Charlie trouve les corps des deux enfants, mais pas celui de Maud.

Le naufrage de l'*Empress of Ireland* n'empêchera ni Charlie ni Frederick Cullen de traverser l'Atlantique à nouveau. Charlie, alors à la recherche des corps de sa parenté, confie à son frère ses projets de voyage en Europe. L'année suivante, Cullen se rend en Angleterre pour affai-

res. Le 6 février 1915, il s'embarque sur le paquebot *Franconia*, à New York, et il arrive à Londres cinq jours plus tard. Il passe les trois mois suivants à négocier avec des fournisseurs britanniques pour l'achat de toutes sortes de bonbons, estimés à plus de 50 000 \$, qui serviront à remplir les étagères de chez Eaton. La Première Guerre mondiale ne tue pas le marché des bonbons au Canada.

Les Cullen ne sont pas les seuls Canadiens à vouloir visiter l'Europe par affaires ou pour le simple plaisir. Les entreprises qui offraient le service transatlantique – Cunard, Allan, Canadien Pacifique – encourageaient ce tourisme international. La liste des passagers de l'*Empress of Ireland* pour son avant-dernier voyage de Liverpool à Québec, le 22 mai, comprend plus de 300 noms de personnes qui auraient déjà visité le pays. Parmi ceux-ci, on retrouve une quinzaine de touristes britanniques.

Arthur Henry Chetwynd, passager de première classe, était l'héritier d'un grand domaine et d'un titre de noblesse en Angleterre. Il n'a aucunement l'intention de s'installer au Canada, mais il connaît le pays. Pendant sa jeunesse, il a travaillé comme directeur d'un ranch en Colombie-Britannique, où son frère cadet vit toujours. D'autres passagers passaient par le Canada pour se rendre au Japon ou en Australie. Ces riches touristes anglais voyagent partout à travers le monde, pour chasser et pêcher, mais aussi pour entretenir des liens sociaux et commerciaux à travers l'Empire britannique. Au Canada, le gouvernement invite ce type de voyageur à venir s'installer au

